

Les grands blessés

De temps à autre, un inventeur dont il faut louer les sentiments de générosité annonce qu'il a trouvé le moyen de rendre les batailles moins meurtrières. Ne pouvant supprimer la guerre, il voudrait en diminuer les horreurs. Il y avait eu ainsi l'inventeur d'une balle qui ne faisait que blesser, qui ne tuait jamais. Celui là fut reconnu fou. Il y a eu encore, et à diverses reprises, les inventeurs des paraballes.

Diverses expériences eurent lieu. Un mannequin, revêtu d'une sorte de cuirasse en cuir placée sous l'uniforme, recevait impunément des coups de fusil. Mais on ne préservait malheureusement que le tronc; la tête, les bras, les jambes n'étaient point à l'abri du danger. Toutefois, on avait déjà obtenu un résultat. Mais on s'aperçut que la cuirasse empêchait le soldat de se mouvoir.

Aujourd'hui, un officier anglais, préoccupé de la puissance sans cesse croissante du feu d'infanterie, préconise l'emploi du bouclier. "Dotez chaque compagnie, dit-il, d'un certain nombre de ces engins, et vous pourrez conduire vos colonnes d'attaque jusqu'à cinquante mètres de la position ennemie sans qu'elles éprouvent de pertes sensibles; après ce sera le combat à la baïonnette." Mais cet officier décrit son appareil, et on voit qu'il s'agit de plaques métalliques pesant trente kilogrammes. Quelle question soit résolue au point de vue de la résistance du métal, on veut le croire; mais pense-t-on qu'il sera possible à des soldats, déjà chargés de leur fusil et de leur sac, d'évoluer sur un terrain dangereux en portant devant eux une sorte de panneau ayant une surface de deux mètres carrés et le poids que l'on vient d'indiquer.

On s'explique toutefois les recherches faites dans le but d'atténuer les effets des balles, quand on lit, par exemple, une étude comme celle que vient de consacrer un savant chirurgien autrichien aux armes actuelles. Il consigne une série d'expériences faites avec ces armes et il constate que leur feu est mortel presque toujours. Ceux qui ne seraient que blessés par la balle pourraient passer pour être jusqu'à un certain point invulnérables.

Volà à quel épouvantable résultat on est arrivé avec les progrès sans cesse réalisés dans l'art militaire. Qu'en pense le capitaine Georges Burns, de l'armée des Etats-Unis, dont on parlait il y a peu de jours en le signalant comme le soldat qui porte le plus grand nombre de blessures? Ces blessures sont un nombre de trente-sept. Et le capitaine Burns n'en vit pas plus mal. Aurait-il jouti d'une telle invulnérabilité s'il avait affronté les balles actuelles?

A ce propos, un curieux débat vient de se produire. Un officier de l'armée des Indes anglaises a écrit à un journal de New York pour lui faire savoir que c'est un soldat de sa compagnie qui est le "recordman" des blessés militaires, et non le capitaine Georges Burns. Le soldat en question porterait, paraît-il, les cicatrices de quarante-trois blessures. Une fois, entre autres, il aurait eu la poitrine traversée de part en part.

Le général Thomas consacra jadis une intéressante étude à ce qu'on appelle "la chance des

combats". Il montrait que des soldats ne peuvent aller au feu sans être blessés, tandis que d'autres, aussi braves, aussi téméraires, reviennent sains et saufs du combat. Aussi disait le général Thomas, ne fallait-il point s'étonner, au temps des grandes guerres, de voir les hommes qui risquaient journellement leur vie dans les batailles et contracter une nuance de fatalisme. Napoléon, exposé au feu le plus violent pendant le combat de Montebello, le 18 février 1814, disait aux soldats qui l'entouraient: "Ne craignez rien, mes amis, le boulet qui me tuera n'est pas encore fondu!" Le capitaine Burns, moins heureux, déclare, dans un récit qu'il a fait de ses campagnes, qu'il était si sûr d'être blessé dans chaque rencontre qu'il écrivait toujours ses dernières volontés avant d'aller à l'ennemi.

Le "record" des blessures aurait autrefois été détenu par un personnage au nom célèbre: Jean de Mirabeau, aîné du grand orateur de la Révolution française. A la bataille de Cassano, on le releva parmi les morts. Un coup de sabre lui avait à moitié séparé la tête du corps, une balle lui avait troué la poitrine, une autre lui avait fracassé le bras droit. Puis, étendu sur le sol, il avait vu passer sur lui toute une armée. Ce fut effroyable: les fantassins le foulaient aux pieds, les cavaliers le menaçant du sabot de leurs chevaux. Lorsqu'on le recueillit, il était couvert de plaies. Il fut transporté au camp du prince Eugène et, là, un chirurgien militaire qui l'examina et compta qu'il avait trente-deux blessures. On amputa le bras droit, on retira la balle qui avait troué la poitrine; pour rattacher la tête au corps, on imagina d'adapter au cou du blessé une large bande d'argent qui, par derrière, soutenait la nuque, et, par devant, relevait le cou. Enfin, au bout de dix mois et demi ce demi-cadavre redevint un homme. Il retourna au camp du duc de Vendôme, qui s'écria:

—Comment! c'est toi, mon pauvre marquis! Ma foi! je te croyais à cent pieds sous terre! Tu as bien mérité que je te présente au roi! Je pars demain pour Versailles; ta y viendras avec moi!

Mais il faut croire que l'aigle qui lui fut fait déplaît à Jean de Mirabeau. "Si j'étais resté à la Cour à pavaner devant les belles dames au lieu de me faire tondre la peau, dit-il, le roi m'aurait nommé maréchal-de-camp!" Et il prit, sa retraite, alla s'enfermer dans ses montagnes de Provence, se maria et, en neuf ans, eut sept enfants.

Pendant les guerres de la Révolution et de l'Empire, parmi ces braves qui furent appelés "les géants", il y eut plus d'un soldat qui aurait pu rivaliser avec Jean de Mirabeau. Il semblerait que les coups n'avaient pas de prise sur ces hommes. Le général Oudinot, par exemple, comptait autant de blessures que de combats. Il avait sur lui trente cicatrices. Le maréchal Canrobert qui le vit en 1837 aux eaux de Salles-de-Béarn, où lui-même se faisait soigner de sa première blessure, reçue à l'assaut de Constantine, disait: "Son corps était comme un passe-ore."

On connaît le mot de Napoléon à un général Rapp, blessé à Golymin, le 26 décembre 1806: "C'est donc toujours ton tour? C'était en effet la neuvième blessure qu'il recevait. Ce ne devait pas être la dernière.

A la bataille de Jemmapes, le 6 novembre 1792, le lieutenant de Breteche, ancien soldat de la guerre de l'Indépendance en Amérique, reçut quarante et un coups de sabre en déchargeant des mains des Autrichiens le général de Bournoville. Ce glorieux blessé fut présenté à la Convention le 6 mars 1793. Le président l'embrassa et le ceignit du sabre d'honneur qui lui avait été volé.

Quarante et un coups de sabre, c'était déjà bien. Mais le chef d'escadrons Chipaut écrivassiers qui en reçut quarante six à la bataille d'Halsberg, le 10 juin 1807. Ce chiffre fut d'ailleurs constaté. Le commandant Chipaut ne quitta le champ de bataille que lorsque, affaibli par le sang qui coulait de ses blessures; il fut hors d'état de se tenir à cheval. Nommé major du 6^e chasseurs et officier de la Légion d'Honneur, il mourut de maladie, à Venise, au mois de juin 1809.

Plus près de nous, il y a eu aussi de grands blessés. Témoin le général Grandchamp, qui, le 21 novembre 1839, à Oued-el-Laghi, était capitaine au 24^e de ligne et cherchant à dégager un faible détachement de son régiment entouré par les Arabes, reçut dix-sept coups de yatagan, dont neuf à la tête, trois à la poitrine, quatre à la main droite et un à la cuisse gauche. Quand on le releva, il respirait encore et guérit parfaitement. Mais il resta aussi glorieusement qu'affreusement défiguré. Parvenu au grade de général de division, il fut encore une fois blessé à Monzon, le 30 août 1870.

Parmi les victimes de la dernière guerre, il faut citer Moreau, d'Avènes. Il s'était engagé en 1870, à l'âge de vingt ans, dans l'artillerie mobile de l'armée du Nord et fut d'abord blessé de deux balles à Pont-Noyelle. Le 2 janvier, pour sa bravoure, il était porté à l'ordre du jour de l'armée. Le lendemain, à la bataille de Bapaume, il fut blessé à la face par un éclat d'obus.

Avec une énergie incroyable, Moreau, pendant plus d'une heure, maintint sa figure à deux mains, bourrant son mouchoir dans la blessure pour arrêter le sang. Il n'y voyait plus: les deux yeux avaient été emportés. Après le combat, conduit par deux soldats, il du faire cinq kilomètres à pied pour gagner un village; là, on le plaça dans un fourgon pour être conduit à l'hôpital militaire d'Arras. On croyait qu'il allait mourir; au bout de quatre jours, il faisait mine de vouloir se lever.

On ne peut sans frémir lire les détails de l'opération qu'il eut à subir. De sa figure, qui n'était qu'une masse informe de chairs en lambeaux, on retira trente-cinq débris d'os. On l'évacua sur l'hôpital du Val-de-Grâce, à Paris, où il guérit enfin en 1873. Il ne lui resta de la face que le front et la mâchoire inférieure; le reste ne représentait qu'une cavité horrible, dissimulée sous un masque de cire.

Ce masque perd ses couleurs sous les effets du temps. Moreau le fait alors repindre. On a une curieuse photographie représentant un peintre en train de remettre en couleur le faux visage du malheureux invalide.

Un écrivain, M. Lenôtre, a rencontré Moreau il y a deux ou trois ans. Il s'échappait tranquillement à la ligne. Et M. Lenôtre le décrit ainsi: "Sa tête se tournait à droite et à gauche à la façon des figures de marionnettes; l'expression de ses traits restait d'une impassibilité troublante, immuable, figée; les yeux, tou-

jours grands ouverts et fixes, semblaient ne lui être d'aucun secours." M. Lenôtre questionna les gens du pays et apprit alors l'histoire du brave Moreau. "Ce brave, dit-il, est, malgré ses souffrances, resté fort gai. Il a un toucher d'une délicatesse et d'une sensibilité merveilleuses. Bêchant son jardin, cueillant ses légumes, il se promène, bourne sa pipe, la place solidement dans son masque et fume toute la journée. Il vit de son travail et de sa modeste pension de légionnaire." A cette vaillante victime de la guerre, et ce blessé-là le capitaine Burn, si atteint qu'il l'a lui-même, doit le salut militaire.

LA REHABILITATION

Pierre - Vaux.

La cour de cassation qui vient d'entendre le réquisitoire conforme de son procureur général, va prononcer la réhabilitation juridique de Pierre Vaux, condamné aux travaux forcés pour des crimes qu'il n'avait pas commis.

Plus près de nous, il y a eu aussi de grands blessés. Témoin le général Grandchamp, qui, le 21 novembre 1839, à Oued-el-Laghi, était capitaine au 24^e de ligne et cherchant à dégager un faible détachement de son régiment entouré par les Arabes, reçut dix-sept coups de yatagan, dont neuf à la tête, trois à la poitrine, quatre à la main droite et un à la cuisse gauche. Quand on le releva, il respirait encore et guérit parfaitement. Mais il resta aussi glorieusement qu'affreusement défiguré. Parvenu au grade de général de division, il fut encore une fois blessé à Monzon, le 30 août 1870.

Parmi les victimes de la dernière guerre, il faut citer Moreau, d'Avènes. Il s'était engagé en 1870, à l'âge de vingt ans, dans l'artillerie mobile de l'armée du Nord et fut d'abord blessé de deux balles à Pont-Noyelle. Le 2 janvier, pour sa bravoure, il était porté à l'ordre du jour de l'armée. Le lendemain, à la bataille de Bapaume, il fut blessé à la face par un éclat d'obus.

Avec une énergie incroyable, Moreau, pendant plus d'une heure, maintint sa figure à deux mains, bourrant son mouchoir dans la blessure pour arrêter le sang. Il n'y voyait plus: les deux yeux avaient été emportés. Après le combat, conduit par deux soldats, il du faire cinq kilomètres à pied pour gagner un village; là, on le plaça dans un fourgon pour être conduit à l'hôpital militaire d'Arras. On croyait qu'il allait mourir; au bout de quatre jours, il faisait mine de vouloir se lever.

On ne peut sans frémir lire les détails de l'opération qu'il eut à subir. De sa figure, qui n'était qu'une masse informe de chairs en lambeaux, on retira trente-cinq débris d'os. On l'évacua sur l'hôpital du Val-de-Grâce, à Paris, où il guérit enfin en 1873. Il ne lui resta de la face que le front et la mâchoire inférieure; le reste ne représentait qu'une cavité horrible, dissimulée sous un masque de cire.

hommes de poids destinés à former le lest de l'empire.

Pierre Vaux, qui avait échappé à la sélection des commissions mixtes se trouva parfaitement en forme pour une accusation positive, appuyée de nombreux témoignages de ses concitoyens, suivant lesquelles il aurait porté la torche incendiaire dans le village où il faisait fonction d'instigateur. La justice hésita, car aucun antécédent défavorable au prévenu ne pouvait autoriser à le croire capable de ce crime odieux; mais le procureur général près de la cour de Lyon, M. Gilardin, habitué en Algérie à faire de la justice administrative insista, sur les indications du ministre de la police générale, M. de Maupas, qui était le Diable botteux de la situation. Vaux fut condamné par le jury, composé, comme de juste, de gens imbus de l'impressionnisme ambiant. Quoique l'affaire fit peu de bruit, ceux qui la connaissaient croyaient déjà à l'innocence du condamné, lorsqu'un peu plus tard, l'aven du vrai coupable vint démontrer que l'on avait commis tout au moins une erreur judiciaire. Quelques personnes que les démarches de la famille avaient touchées, s'en émurent, et l'empereur chargea un des policiers du château, Henri, qui n'aurait pas confondre avec l'ancien général du National, conseiller municipal de Paris en 1878, d'étudier l'affaire: Henri conclut à l'innocence.

L'incident semblait alors devoir entrer dans une autre phase. Vron, qui faisait volontiers *Richieu Constitutionnel* avec Machiavel, mais qui était un bon Méphistophélès, avait promis de s'en occuper. On avait bon espoir. Alors intervinrent les éternelles bonzes qui feraient renier les lois et la base même de l'ordre social. Le ministre de la justice corsait son accent pour dire qu'il y avait chose jugée, que ce serait miner les ciments de la société que de mettre en doute l'affaiblissement de la justice telle qu'elle était sortie des immortelles conquêtes de 1789, que la culpabilité faisait partie intégrante de la condamnation, et que l'honneur de Thémis était celui de la France. Le successeur de d'Aguesseau ajouta même qu'il y avait *ouïe pièce* qui avait été communiquée au juge d'instruction, à la chambre des mises en accusation et à un parquet, pièce probante qu'il serait dangereux de publier, parce qu'elle mettrait à découvert des mouchards qu'il ne fallait pas brûler. M. Seueca, directeur des affaires criminelles et des grâces, et M. Billecoq, le chef du bureau des grâces, opinèrent du bonnet. Mais en dehors de ces personnages de *primo cartello*, M. Pinard, alors substitut à Paris, qui était du pays et qui avait le sentiment du juste et de l'injuste, croyait à l'innocence de Vaux et déplorait l'insuffisance de la loi.

Le prince Napoléon ne fut pas plus heureux dans ses démarches, auxquelles s'associèrent sans doute les députés du département, qui étaient le marquis de Barbenante, le baron Brunet-Danon, le marquis de Chabrilant et M. Schneider. La forme l'emporta sur le fond et on dit même à cette époque que ce fut à cette occasion que le baron Gustave de Romand, préfet du département, homme éclairé et étranger aux rancunes locales, donna sa démission. Puis d'autres préoccupations surgirent et Pierre Vaux subit jusqu'à la dernière, les conséquences du *Verdict*.

Faute d'un ministre de la justice qui prit en main cette équitable révision en modifiant au besoin la loi, il fallut le nouveau dispositif légal pour rendre pos-

sible cette œuvre de réparation. Le fils de Lally-Tollendal, pour venger son père, qui avait succombé enerré dans les mailles tortueuses du roman de trahison et de concussion que Duplex avait tissé autour de lui, le fils de Lally-Tollendal, disons-nous, avait été plus heureux que le fils de Vaux, qui, quoique député, n'a pu rien obtenir. Malgré l'opposition du Parlement, que Louis XV n'avait pas osé heurter de front, malgré les imperfections de la législation, Louis XVI, le roi honnête homme, avait ordonné la révision du procès, et la victime des traquinants co'ouiaux de son temps avait été réhabilitée. Ce fut la réforme d's codes par juricoonnaites que Napoléon commandait, qui rendit la révision désormais impossible, tout en facilitant la réhabilitation de fait en vertu de laquelle un véritable assassin peut aller à Nouméa, y passer quelques années, obtenir sa grâce, se faire réhabiliter par la cour et redevenir électeur et éligible.

CHARITE

Il neige. Quel plaisir de voir se bécoter. La bécote dans le fourneau, on fond d'une main. Une femme complice, en songeant tout bas. Un enfant qui s'embrasse sur la joue des deux. Dans le secret obscur de la chambre glacée. Il neige. Pas de pain, on a promis au noir. A donner au deux être au prochain noir. Pourvu femme, elle pleure, bécote et se bécote. Un va. Pourquoi l'attire encore! Le courage. L'abandonne et s'embrasse qu'elle n'a plus d'ou. Elle regarde l'âtre... Il neige, et pas de pain.

Le couronnement de la reine de Hollande.

On écrit de la Haye que la date du couronnement de la jeune reine Wilhelmine reste officiellement fixée au mardi 6 septembre 1898, et on donne à ce propos les détails qui suivent: Conformément à l'article 51 de la Constitution, cette solennité aura lieu à Amsterdam, dans la Nouvelle-Eglise (Nieuwe Kerk) située près du palais. Les Reines feront le voyage, à l'aller et au retour, par le chemin de fer de l'Etat. L'itinéraire que suivra le cortège dans la capitale et au retour à la Haye, est déjà fixé. A Amsterdam, les souverains et leur suite se rendront de la gare du Rhin au Dam et, par conséquent, traverseront presque toute la ville. La cérémonie aura lieu en séance publique et plénière des Etats généraux. Elle comprendra deux parties: la prestation de serment de la jeune Reine et son installation sur les Etats généraux. La Reine prètera d'abord le serment suivant, qui peut revêtir la forme d'une promesse solennelle: "Je jure au peuple néerlandais d'observer et de maintenir toujours la loi fondamentale. Je jure de défendre et de conserver de tout mon pouvoir l'indépendance et le territoire du royaume, de protéger la liberté publique et individuelle et les droits de tous mes sujets, et d'employer à la conservation et à l'accomplissement de la prospérité générale et particulière tous les moyens que les lois mettent à ma disposition ainsi que de ma bonne Reine. Ainsi, Dieu me soit en aide!"

Après la prestation de serment, la Reine sera installée dans la même séance par les Etats généraux. Le président devra prononcer cette déclaration solennelle: "Nous vous recevons et vous installons en qualité de Reine au nom du peuple néerlandais; nous jurons que nous maintiendrons votre inviolabilité et les droits de votre couronne; nous jurons de faire tout ce que de bons et fidèles Etats généraux sont tenus de faire. Ainsi, Dieu nous soit en aide!" Le président et après lui tous les députés individuellement devront confirmer cette déclaration par un serment ou par une promesse.

UN NOUVEL ANDEE.

On télégraphie de Hambourg que l'aéronaute Klünder, de Hambourg, se propose de faire un voyage au pôle Nord avec un ballon de 14,130 mètres cubes, pouvant se maintenir dans l'atmosphère pendant cinq cents jours.

ANECDOTES.

Un général, un peu brusqué dans sa façon d'agir, prenait souvent la licence de battre sa femme. Un de ses aides de camp dit à un autre officier: "Je crois servir sous un général, et pas du tout, je suis aide de camp d'un tambour." — Que voulez-vous dire? répliqua l'aide. — Eh! oui; tous les jours il bat la générale.

J. B. Rousseau venait de montrer à Voltaire cette ode pompeuse qui a pour titre:

A LA POSTÉRIÉTÉ.

"—Qu'en pensez-vous? lui dit-il avec un certain mouvement d'orgueil.

"—Je crois qu'elle n'a pas son adresse, répondit Voltaire en hochant la tête.

Pour les affections de la gorge et des Poux, on a le *Posterior-Cure* d'Ayer, pris à temps est un spécifique assuré.

CHRISTMAS.

The room, where she and her invalid grandfather spent together all the time she could spare from her exacting work. But there was nevertheless, a dull pain at her heart. "Sunshine!" answered a bitter querulous voice. "It would be an added mockery, Anisee. Sunshine on this day of universal rejoicing, makes the fate of those whom the tide of adversity has thrown up and left stranded on the barren shores of life, still more glaringly hideous! A thousand times better child, this dull rain and obscuring mist. Templeton Dean leaned back in his cushioned chair and closed his eyes wearily. Anisee, turning, looked sorrowfully at the recumbent figure. Coming forward she deftly lit a shaded lamp, standing on the center table, while an expression of loving compassion spread over her fine face. Crossing over to where he lay, gaunt and tall, but still a handsome old man, in spite of the snows of age, and the lines with which sorrow and suffering had seamed his face. She silently took one of his thin hands in hers, and stooping kissed his broad, blue-veined forehead. "I don't wonder you feel ill and depressed, pauvre père!" she said with tender sympathy. "This storm is wretched, and it is too bad, we can get no news! Let me brighten the fire and read to you." Under her coaxing a saddy glow began to gleam on the old furniture around polished and worn, and with faded silken coverings, it still represented magnificent remnants

of a former high estate. And as the rain was dashed sharply by some stiff gust against the window panes, Anisee remembered with a shudder how the water must be dripping slowly through the broken tiling of the roof and trickling down over the once gorgeous painted panels of the great empty ball room, in the other wing of the house, effacing still more, what remained of the garlands of roses, and dancing caprida, now blurred by time and the ill-usage of poverty. It seemed to Anisee that the wind mocked and jeered with special malice, this gloomy, oppressive Christmas Eve, as it scurried past the house and in and out among the stone pillars of the porch, and shook the heavy hall door, now never opened. For the wide, circular hall, and desolate rooms, were best kept closed and fast locked, left with their silent memories, to the dull dripping of the winter rain, and to the spirits of departed joys and pleasures, if they cared to frolic there. Anisee had tried hard, to persuade Templeton Dean to leave the forlorn old house, still beautiful in its ruin, before it crumbled down over their heads. She had urged him to sell the place, now that it was no longer cultivated, and to move into a small cottage on the outskirts of the adjacent village, which stood beneath some tall pines trees, not far from the banks of the river. "I will not leave 'The Laurels'!" he answered, with irritable obstinacy, until my lawyer Harcourt

informs me that this outrageous injustice of the laws and courts has ejected the rightful owner out from his inherited homestead, a wretched beggar, to starve and die like a dog in a ditch, while you— Silence fell between them, disturbed only by the howling wind and the beating rain. "Père, père," said Anisee softly, a deep pain in her great grey eyes, kneeling by his side, and leaning her flushed cheek on his shoulder. "It won't be so bad as you think! why you and I can make a much better fight than that! I am to have some new scholars after New Year, you know, and Father Felix says he will have my embroideries—you remember, the ones with the wild roses and lilies—put in a conspicuous place at the Fair next week, and Madame d'Aubert has promised him to sell them at auction from her table. She is to get up a class for me afterwards. You said yourself my work was beautiful, did you not sir?" she continued coaxingly. "Besides," she continued laughingly, "Father Felix has urged the marguillies to increase the organist's pay a little bit. So, just see the money your grand-daughter is going to make this winter!" "After all, you, darling old girl," said Anisee, springing up, her face aglow with a delectable gleam, "you are a long way before lighting a spirit lamp under the small tea kettle, then gingerly wiping two cups, the last of a marvelous set brought over from France by her grandmother, a century and a half ago.

You and I are modest folks, above the despotism of fashion, and the trivialities of life, and we require very little besides each other's good company, to make us both quite happy. We will leave this dilapidated old house, with its melancholy recollections, and queer noises and will go to live in a bright little cottage near the river bank. And we will be content and proud of our independence, and you will get well and strong again once more. Nest-ce pas, père?" Anisee smiled cheerily from across the small tea table she was arranging so daintily, and gave an extra polish to the old silver spoon, the crested milk jug and tea pot, other relics of a former great affluence, which she had managed to retain in spite of persistent ill-fortune, because she knew how bitter a pain, it would be to the fastidious and ageing invalid to have them replaced by coarse china or common delict, cruel signs of a their decadence. Templeton Dean watched her supple, graceful movements, and the noble beauty of her patrician face struck him with greater force than ever before. A great pride in his beautiful grand daughter, merged and mingled with his passionate grief over the cruel accident, which have rendered him, while still vigorous and in the prime of life, a helpless cripple, unable to assume the burdens of their broken fortunes, or to shield one so infinitely dear from the bitter suffering of poverty and want. For, however grudgingly Anisee

might go into battle, he knew she would be outweighed by her youth, her astonishing beauty, and her high birth, and those traditions which teach magnanimity, an aloofness from contentment, a fairness which will take no advantage, and other sentiments and principles which unfit for the keen contention and competition of "La vie matérielle". And again to think of Anisee, spending her joyous youth teaching the Acadian children of the Parish, to read and write for those of wealthier parents were sent to convent and college. To think of the child wearing out her glorious grey eyes, so dancing and so true, working roses and lilies on nappery for Madame d'Aubert and others! To think that she should be forced to make use of her voice, which for richness and dramatic power could not be surpassed (for Dean had heard Griot and Alboni, Patti and Mario, and all the great singers of the world, and could therefore judge.) Singing cantiques in the small country church of St. Paul, in a remote corner of a Parish, from which wealth had drifted away, and an alien population had implanted itself. It seemed to him the Chevalier d'Aury, his child's ancestor called him sternly to account for the pitiful plight in which his descendant, a young and beautiful woman, was left, he being still alive. "This is a practical age, Père Mia," said Anisee, gaily kneeling to

coals of the fire. "To-day, we women can accomplish worlds, if we only try. And, really I would go back on all your splendid precepts, on the stout hearts and dauntless courage of the old folks. Monsieur mon père, if I grew disheartened and flagged, just because circumstances are a little hard for us." What would you think of a son who would throw up his hands, and give up the fight?" She looked up at him with laughing reproach, her face flushed from the heat of the fire. "Can I not be as brave a fellow as your grandson would have been if you had had only one?" "Anisee child, it is for you I grieve," said Templeton Dean, placing his thin hand on the shining ripples of her shapely head, somewhat comforted in spite of himself, by her serene courage. "The thought that I may soon leave you unprotected and alone, and in this poverty, half maddens me." "Don't think it père! Don't think it!" said Anisee, tenderly drawing down his hand and placing it round her neck. "Who knows! This year may be a brighter one, for you and me." "Après tout," exclaimed Anisee, suddenly breaking into french, as was her custom, one inherited from her beautiful creole mother, "perhaps your muddle headed lawyers may finally discover that paper proving the settlement of the mortgage on 'The Laurels.' It seems incredible they can't take your word for it!" "I would not give my unappreciated word, Anisee, to have it